



Critique fiction

Rentrée,  
la suite

**Corps désirable,**  
HUBERT HADDAD,  
éd. Zulma,  
176 p., 16,50 €.



**Mâ,**  
HUBERT HADDAD,  
éd. Zulma,  
256 p., 18 €.

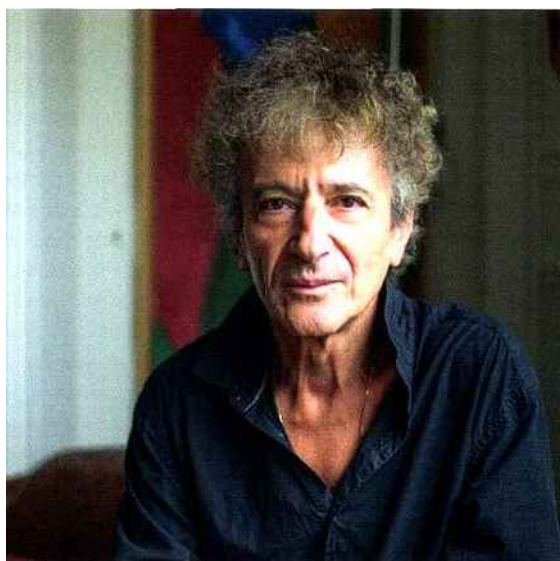
## La tête et les jambes

Hubert Haddad publie simultanément deux livres très différents : le récit troublant d'un cerveau greffé sur un corps étranger et la marche de deux hommes blessés au Japon, sur les pas d'un poète.

Par Vincent Landel

**S**on corps a été réduit en bouillie par un mât de misaine. Qu'à cela ne tienne ! On lui greffe le corps d'un donneur en état de mort cérébrale et à l'organisme intact. Opération spectaculaire effectuée par le professeur Canavero, surnommé Cadavero, un neurochirurgien qui existe bel et bien et s'apprête à tenter l'opération en 2016. Et transplantation intégrale réussie dans le roman grâce à l'utilisation de substances chimiques permettant au « derviche du bistouri » de raccorder les moelles épinières et d'en réactiver les influx nerveux. Une première médicale qui fait de Cédric Allyn-Weberson, alias Cédric Erg, fils apostat d'un magnat de l'industrie pharmaceutique, un phénomène de foire et la coqueluche des médias, des médecins et des milieux politiques dans le monde entier. Sur cet argument qui effleure la science-fiction sans jamais y verser, Hubert Haddad brode, avec la pertinence d'une écriture parfaite d'équilibre, une palpitante histoire romanesque placée sous un exergue de Joseph Joubert : « Il n'appartient qu'à la tête de réfléchir, mais tout le corps a de la mémoire. » Comment croire à son passé quand une autre histoire hante votre métabolisme et votre physionomie ? Comment vivre avec les mains, les viscères, les gènes d'un étranger ? Aimer avec le sexe d'un autre ? À l'heure des greffons, de la procréation *in vitro* et des bébés-éprouvette, ces questions vertigineuses, proprement métaphysiques dans la mesure où elles rejoignent celles de l'immortalité, de l'identité, du siège de l'âme, de la paternité génétique et toute la bioéthique, valaient d'être posées. Les hypothèses ne sont pas soulevées à renfort de délires fantastico-philosophiques ni à coups d'explications

Poète, romancier, historien d'art et essayiste d'origines tunisienne et algérienne, Hubert Haddad a touché à tous les genres avec le même sens de la poésie et avec une maîtrise qui lui a permis d'écrire beaucoup sans se disperser. Citons les romans *Palestine*, *Opium Poppy*, *Le Peintre d'éventail* et ses *Haïkus*, *Nouvelles du jour et de la nuit* (deux volumes, un pour le jour, l'autre pour la nuit), l'ensemble publié aux éditions Zulma.



Hubert Haddad, 2015.

scientifiques jargonnantes, mais par touches légères qui rendent palpables les sensations les plus intimes, les plus infimes, entre espoir et détresse, du héros coupé en deux, inhumé dans un organisme étranger, la tête vissée sur un corps acéphale, « en équilibre instable sur quelque pachyderme inattendu », tel « un mort occupant la place d'un vivant ». Quelle meilleure et monstrueuse illustration du traditionnel divorce entre la chair et l'esprit ? Du « je est un autre » ?

Du « fond limoneux de sa cervelle », le convalescent se rappelle les circonstances de son drame : une croisière en Grèce en compagnie de la journaliste Lorna Leer, « la plus belle femme du monde », laquelle venait de lui signifier leur rupture, de peur que la routine s'installe entre eux, après qu'il l'eut demandée en mariage et avant qu'un treuil de trois-mâts lui écrase le système nerveux. Le cœur s'en mêle et, à partir de là, s'entrelacent l'ambiance des meilleurs thrillers médicaux de Robin Cook et « le total du grand néant » de vivre dont parlait D. H. Lawrence (cité), dans ce roman bref et brillant, le vingt-deuxième ouvrage de l'auteur du poignant et dépourillé *Palestine*.

Le néant – moins la terreur qu'il inspire que la béatitude avec laquelle l'Orient le confond – est aussi au cœur de *Mâ* (« Maman »),



« roman japonais » publié dans la foulée de *Corps désirable*, également par Zulma. Le néant comme but de vivre pour deux marcheurs infatigables parcourant l'archipel japonais, convaincus que « la marche a pied mène au paradis ». Hubert Haddad renoue ici avec la veine du *Peintre d'éventail* (2013, prix Louis-Guilloux et grand prix SGDL pour l'ensemble de son œuvre). C'est l'histoire de deux répliques contemporaines de Shôichi Taneda, alias Santôka, poète errant du début du siècle dont la devise se résumait ainsi : « zen, saké, haïku : poèmes », et que le suicide de sa mère incita à entamer un vagabondage infini. *Mâ* n'est pas le livre d'un Occidental féru de sagesse bouddhique. C'est un véritable poème japonais en prose signé par un auteur français qui a assimilé la mystique

**« Demain,  
le jour  
suivant –  
qui le dira ?/  
Soyons ivres  
de ce jour  
même. »**

bouddhiste, au contraire des babas digérant de travers *La Bhagavad Gitâ* à Katmandou. Hubert Haddad écrit lui-même des haïkus (« brefs divertissements »), qui parsèment son récit, à côté de ceux de Santôka, ce moine mendiant ici dédoublé. Comme lui, les deux héros peuvent dire : « Je suis un pèlerin fou qui passe sa vie entière à déambuler, comme ces plantes aquatiques qui passent de rive en

rive. Cela peut sembler pitoyable, pourtant je trouve la paix dans cette vie dépouillée et tranquille. » Comme le Bouddha, ils fuient le karma et « marchent en quête d'un angle perdu des magiques architectures du vide ». L'original, bavard, écrivait dans un style débraillé, ce qui ne l'empêche pas de jouir dans son pays d'une renommée *post mortem* comparable à celle de Kerouac aux États-Unis. Il incarne le type même du poète, conforme aux désirs inconscients du public : un gueux, un mendiant, « donnant tout de son néant », méprisant les normes, solitaire et alcoolique, vantant « les vertus du vide aux misérables ». Hubert Haddad le magnifie, le réinvente et le scinde, à vingt ans de distance, en un jeune barman myope et un brasseur de saké, blessés au cœur par le suicide d'une maîtresse ou d'une parente. Ces marcheurs sans but, en partance pour l'instant présent, transfigurent leur peine au fil d'un pèlerinage qui inspire à l'auteur des pages pleines de beauté sur la science des chaumières, l'esprit des fleurs, l'envol des grands freux, les temples des îles, les sites sacrés des monts Kii où « la pluie prend la consistance des embruns ». « Enveloppés d'une sorte de bénignité lustrale », ces ascètes abusent du saké, endurent la pluie, la glace, la faim, les esprits embusqués et le raz de marée de Fukushima en se souvenant du dernier soir « comme si c'était demain ». Ils reconduisent aujourd'hui « d'un pas actuel la ronde des pèlerinages dans la merveille de l'instant, comme l'ombre d'une ombre d'une ombre ». Éloge de l'impermanence : « Demain, le jour suivant – qui le dira ?/ Soyons ivres de ce jour même. » Et cette lancinante question : « Comment atteindre l'art sans art, quand esprit et cœur se confondent ? » Cet art « d'exister nulle part ailleurs qu'ici même », Hubert Haddad réussit à le transmettre par la grâce d'un style subtilement scandé qui a la profondeur du murmure et la liberté joueuse et enjôleuse du vent, avant de faire résonner « la pure vibration de l'instant ». Du grand « art sans art ». ●